

En-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts
 SIX MOIS..... 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Cts
 Strictement payable d'avance.

Le "Grognard" se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois. 10 par cent de commission accordés aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir. Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O., Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON.

III

LE DINER DE NOCES.

A tous ces individus que je viens de vous nommer, joignez quelques anciens amis du capitaine avec leurs femmes, leurs enfants, grands et petits : voilà pour le côté de la mariée.

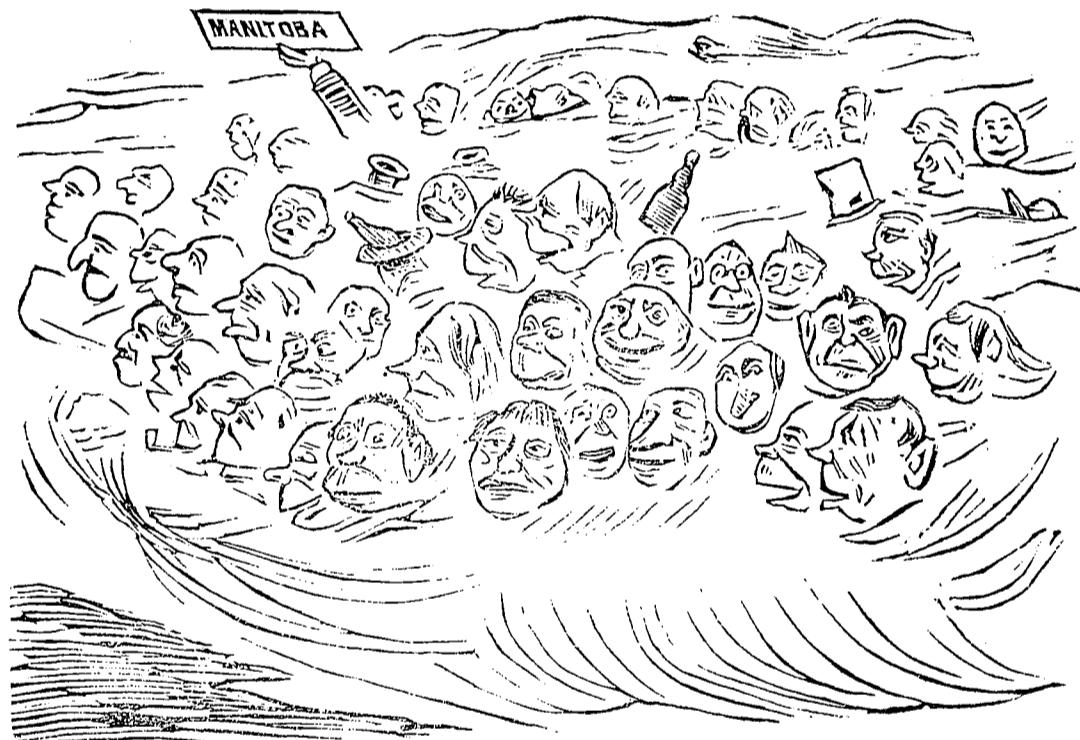
Du côté du mari il y avait beaucoup moins de monde.

Adolpho Pantalón n'avait, en fait de parents, après sa sœur, qu'une vieille tante très-sourde, quelques cousins et leurs femmes, en tout une douzaine de personnes ; mais comme il y en avait trois fois autant du côté de sa femme, cela faisait encore un assez grand couvert.

N'oublions pas quelqu'un dont le capitaine ne se séparait jamais.

Lundi-Gras était au dîner, non pas à table, mais placé derrière la chaise de Vabeaupont, il devait rester toujours là pour le servir.

En vain le maître de l'établissement avait-il dit au capitaine qu'il y aurait un nombre de gar-



Le flot de l'immigration poussé par le Pacifique dans la province de Manitoba.

çons suffisant pour que chacun à table fût servi promptement. Le vieux marin n'avait pas voulu en démordre, il avait dit :

— Je veux avoir mon mousse derrière moi ; sinon, je fais la noce ailleurs !

Et naturellement on lui avait répondu :

— Du moment que cela vous est agréable, capitaine, vous aurez votre mousse derrière vous.

A cinq heures précises, tout le monde était à table, et Lundi-Gras se tenait debout derrière la chaise du capitaine, où il gênait constamment le service, parce qu'avec sa rotondité il tenait beaucoup de place ; aussi à chaque instant était-il poussé ou bousculé par les garçons, que cela ennuyait de voir ce petit homme ridé, habillé en matelot, qui les regardait d'un air bête, mais ne bou-

geait pas de la place qu'on lui avait assignée, souriant aux coups de coude qu'il recevait des garçons et se contentant de leur dire :

— Allez votre train... ne craignez pas de me cogner... je suis solide... je ne démarre pas de mon poste !...

M. de Vabeaupont avait à sa droite la mariée, et à sa gauche la sœur d'Adolpho, la jeune Elvina, qui va avoir dix-sept ans et sort de sa pension.

C'est une charmante enfant, dont la figure est est joye, aimable et gaie ; ses grands yeux bleus annoncent déjà du penchant à l'espièlerie, mais elle est encore si timide, si embarrassée dans le monde, qu'elle ose à peine y prononcer un mot et ne répond que par monosyllabes au capitaine, qui essaye de la faire causer

et lui dit à chaque instant :

— Allons, ma seconde nièce, car vous êtes ma dernière nièce maintenant, il faut parler un peu !... et débrider votre langue. Etos-vous contente que votre frère se marie ?

— Oh ! oui, monsieur !
 — Il ne faut pas me dire monsieur, il faut m'appeler votre oncle...

— Avec plaisir, mon oncle.
 — Très-bien !... faites-moi raison, buvez du madère avec moi.

— Oh ! non, monsieur !...
 — Sacrebleu ! appelez-moi votre oncle..

Ah ! c'est vrai... pardon, mon oncle.

Lundi-Gras, verse du madère à ma nouvelle nièce...

— Mais je ne veux pas, mon oncle.

— Si fait, pour trinquer avec

Lundi-Gras regarde le capitaine d'un air hébété on murmurant :

— Du madère, jo n'en ai pas, capitaine.

— Demandes-en, imbécile, on a tout ce qu'on veut ici !... il n'y a qu'à demander.

Lundi-Gras s'adresse à un garçon qui passe près de lui :

— Camarade, jo voudrais du madère...

— Camarade ! est ce que jo suis votre camarade, moi ?... Est-il étonnant, ce vieux geujon ! allez donc à la cuisine ; vous voyez bien que vous gênez ici...

— Je vous demande du madère pour mon capitaine.

Mais le garçon s'est éloigné sans lui répondre.

Lundi-Gras s'adresse à un autre qui, plus poli, lui dit :

— Allez à l'office, on vous en donnera... demandez le sommelier...

— Où est la cayo ?

— Allez donc demander là-bas à ce monsieur en noir.

Le vieux mousse se décide à quitter sa place et court après la personne qu'on lui a indiqué, qui vient de sortir du salon.

Cependant le capitaine s'impatient de ne pas être servi, et crie sans se retourner :

— Eh bien, mouso, le madère ? Personne ne répond.

Alors le vieux marin se décide à se retourner.

— Où est donc mon mouso ? Garçon ! garçon ! où est mon mouso ?

— Qu'est-ce que c'est quo ça, un mouso ?

— Ah ! vous en êtes là, vous !... Lundi-Gras ! où se trouve Lundi-Gras ? répondez !

Le garçon auquel s'adresse le capitaine ouvre de grands yeux, réfléchit un moment, puis répond :

— Dame ! monsieur, Lundi-Gras se trouve ordinairement après le dimanche gras... à moins qu'on ait changé tout ça !...

— Mille sabords ! jo crois que ce drôle se moque de moi !...